

L'Oraison de Pauvreté

Sommaire commenté

L'oraison est le moment privilégié pour prendre conscience de notre misère, nous détourner d'elle, et nous offrir à la tendresse de Dieu.

« JE ME FERAI TORRENT », p. 2

L'amour de Dieu pour nous n'est pas fondé sur nos vertus et nos mérites, mais il jaillit de son cœur, spontané et gratuit.

UN VIEUX RECIT, p. 3

Dieu nous aime tels que nous sommes, d'un amour que rien ne saurait décourager. C'est sur la foi en cet amour que nous serons jugés.

LE FIL DE LAINE, p. 4

Alors même que nous avons succombé à la tentation, que le courage nous manque pour nous dégager du péché, nous avons toujours le droit de nous adresser à Dieu, notre Père, et de l'appeler au secours.

MON PECHE, MOI JE LE CONNAIS, p. 5

Reconnu, avoué, désavoué, le péché n'est déjà plus péché, il est pauvreté, remise à la douce pitié de Dieu.

A QUI SE CROIT INDIGNE, p. 6

Et le pardon fait surgir un être tout neuf.

UN TESTAMENT SPIRITUEL, p. 7

Ce péché en nous, il n'est pas en notre pouvoir d'en arracher les racines. Elles sont trop profondes. Le Seigneur seul peut nous purifier, car il est la source de la sainteté.

FRERE EGIDE M'A DIT, p. 8

Quand nous avons honte de nous devant Dieu, tournons-nous vers la Vierge Marie pour qu'elle nous offre à son fils.

L'Oraison de Pauvreté, p. 9

Le sentiment de totale impuissance à l'oraison n'est pas nécessairement l'effet du péché. Il peut être permis par Dieu pour nous amener à découvrir et à accepter notre pauvreté radicale. Déployer notre misère au regard de Dieu, c'est aussi prier.

DEPOSER SON BILAN, p. 10

Celui a l'habitude de savoir, vouloir, pouvoir, trouve cruel d'en être réduit à l'indigence et à l'impuissance. Ce peut être aussi fructueux que cruel. Il apprend à passer du « je veux » au « je vous prie ».

MAIS TU N'ES PAS UN VRAI RICHE, ALORS, p. 12

Loin de rebuter le Christ, notre pauvreté l'appelle irrésistiblement, car elle est besoin de lui.

« Je me ferai torrent »

Votre lettre m'a vivement ému, notamment la phrase : « Pourquoi n'écrivez-vous jamais pour les pauvres bougres de pécheurs ? Ayez donc un peu pitié de ceux qui ne peuvent pas prier Dieu de la prière des justes, et dites-leur s'il est vrai qu'ils ne sont pas exclus pourtant du royaume de la prière ».

Je me suis bien mal exprimé dans mes lettres précédentes si je vous ai laissé croire qu'elles étaient lettres d'un juste s'adressant à des justes !

Et d'abord, il m'est difficile d'entrer dans vos distinctions. Qui peut se dire juste ? Qui n'est pas pécheur ? Qui peut entreprendre de prier sans commencer par la confession de son péché et l'aveu de son repentir ? Et quelle misère pourrait décourager Dieu ?

Je me souviens de cette jeune femme, aussi follement aimée qu'exceptionnellement belle, dont la détresse était sans nom parce que le chirurgien venait d'émettre un très inquiétant diagnostic au sujet d'un petit bouton, d'allure bien inoffensive, au coin de la lèvre. Sa beauté compromise, serait-elle encore aimée ?

Pareille détresse se rencontre parfois chez ceux qui ont conscience de leur laideur morale. Qu'ils se rassurent. Si l'amour, pour s'éveiller dans un cœur d'homme, requiert le spectacle d'une beauté ou d'une bonté, il n'en est pas ainsi pour Dieu. D'une tout autre nature est son amour. Saint Paul le savait bien qui, pour le désigner, usa de ce mot qui n'avait pas cours avant lui : *agapé*, et que nous avons traduit par charité.

Ce n'est pas en effet la vue de l'amabilité d'une créature qui suscite en Dieu l'amour. C'est son amour à lui qui crée l'amabilité, la beauté, la bonté de l'être qu'il aime. Pécheurs, nous sommes désespérés d'avoir perdu cette beauté morale qui nous valait l'estime des autres et surtout de nous-mêmes, et nous nous imaginons que Dieu aussi se détourne. Comme si notre vertu nous avait valu jusqu'ici son amour ! Comme si l'homme pouvait capter son estime, éveiller son cœur !

L'amour de Dieu pour nous n'a pas son motif en nous. Pas non plus nos vertus que notre misère ne le peuvent déterminer. Non motivé, il est spontané, jaillissant, richesse débordante, dynamisme créateur. Dieu n'est pas en quête de valeurs humaines à aimer ; il recherche le pauvre (au sens biblique du terme), c'est-à-dire le pécheur, l'insensé, le faible, en un mot celui en qui il trouve un vide à remplir.

Mais voilà que le pécheur, parce qu'il ignore cette qualité d'amour, pense que Dieu se méprend, et comme Saint Pierre il proteste : « *Retire-toi de moi, Seigneur, car je suis un pécheur !* ». Eh bien non, Dieu ne se retirera pas, et la misère du pécheur sera l'ostensoir de son Amour.

Aussi bien la prière du pécheur consiste-t-elle avant tout à croire inébranlablement à cet amour divin, absolument gratuit, et à y consentir sans pusillanimité. Cela paraît merveilleusement simple ; en fait cela se révèle souvent très difficile, tant le besoin en nous est vivace, et tenace – en même temps qu'inavoué et parfois inconnu de nous-mêmes – d'être aimés de Dieu pour notre propre excellence. La preuve en est ce dépit amer qui perturbe notre vie intérieure quand nous avons succombé à la tentation.

Il faut donc que soit radicalement mortifiée, dans nos rapports avec Dieu, cette tendance à voir dans son amour comme la reconnaissance de notre propre valeur. Et si Dieu ne nous protège pas de toute défaillance, c'est sans doute qu'il veut nous obliger à découvrir que l'amour dont il nous aime n'est

pas fondé sur notre vertu mais qu'il jaillit, spontané, de son cœur. Et qu'il ne risque pas de changer, puisqu'il n'est pas tributaire de ce qu'il trouve en nous.

« Fais-toi capacité, disait Notre Seigneur à saint Catherine de Sienne, et je me ferai torrent ». C'est là l'oraison du pauvre, du pécheur : se faire capacité.

Un vieux récit

C'est en Italie, à la fin du XVIII^e siècle. Un petit couvent se bâtit sur une pente des Apennins. Le jeune prieur est « un fils de lumière », un être de paix et d'humilité.

Une seule chose est capable d'éveiller en lui la colère : l'hérésie qui sévit en France, le jansénisme. Elle lui paraît d'une exceptionnelle gravité, parce qu'elle décourage les chrétiens de se confier à la bonté de Dieu, de trouver refuge en lui aux heures de faiblesse et d'inquiétude, ou encore lorsqu'ils ont succombé à la tentation.

Un jour, dès la première heure, il fait appeler le frère architecte qui dirige les travaux d'achèvement.

- Tu vas construire, petit frère, une cellule à l'extrémité des bâtiments, là où ne parvient aucun bruit. Que le couloir y conduisant surplombe la plaine immense et soit baigné de lumière. Mais cette cellule ne doit pas avoir de fenêtre.
- Un cachot, alors ? demande le frère. Réservé à celui qui aura commis une faute grave ?
- Loin de là, petit frère. Qu'elle soit de faible superficie, assez élevée cependant. Fais en sorte que, tout en haut, des ouvertures invisibles y laissent à toute heure du jour pénétrer le joyeux soleil d'Ombrie. Celui qui y demeurera s'y trouvera comme dans un puits de lumière.
- A qui sera-t-elle destinée ? Au plus grand contemplatif du couvent ?
- Non, pas nécessairement. J'y enverrai tel petit frère, triste comme un enfant après sa faute, ou tel autre au cœur anxieux, ou encore celui qui me dit : « Comment le Seigneur pourrait-il aimer quelqu'un comme moi ? ». Une consigne, une seule, devra être scrupuleusement observée. Toute autre pensée, tout autre sujet de méditation est interdit hormis celui-ci : Dieu m'aime infiniment, tendrement, *Dieu m'aime tel que je suis*. Tandis que, dans sa propre cellule ou à la chapelle, chaque frère peut se livrer à d'autres considérations, pleurer ses péchés, dans la cellule dont nous parlons on sera « condamné » à ne penser qu'à l'immense tendresse du Seigneur.

Enthousiasmé, le frère architecte propose qu'y soit placé le grand crucifix de bois sculpté qu'on vient d'offrir au couvent.

- J'y avais songé, dit le prieur, mais je crains que la vue de ce corps torturé, pathétique n'amène l'hôte de la cellule à se dire : « C'est mon péché qui l'a mis dans cet état ».
- La cellule, pourtant, ne peut pas être nue. Il y faut bien quelque image remémorant l'amour du Seigneur.
- Ce sera d'abord la douce lumière de « frère soleil ». Et puis, tu graveras sur chacun des quatre murs, en grandes lettres ; *Je t'aime tel que tu es*. Cette phrase rappellera la consigne unique. Ce serait profaner cette cellule, dont murs, sol, plafond doivent être imprégnés de la seule foi au Dieu d'infinie tendresse, que de s'autoriser un sentiment d'inquiétude à cause de sa misère, d'angoisse à cause de ses péchés, de découragement parce qu'on n'aime pas Dieu autant qu'on le voudrait.
- Mais, comment, Père, pourrait-il ne pas être triste, et contrit, et mécontent de soi, le frère qui sait ne pas aimer de toute son âme ?
- Le frère qui passera un ou plusieurs jours dans ce lieu, je voudrais qu'il fit connaissance avec Celui qui a dit : « *Ce n'est pas le bien-portant mais le malade qui a besoin du*

- médecin* » (Mt 9, 12). Et puis je chargerai notre frère musicien de composer un chant – le seul autorisé dans la cellule, et ont le refrain sera : « *Laisse-moi t'aimer tel que tu es* ».
- Le Père saint Jean de la Croix n'a-t-il pas écrit : « Nous serons jugés sur l'amour ? ».
 - Et moi, je te dis, petit frère : Nous serons jugés sur notre foi en l'amour. La foi, comme ces ouvertures de la cellule, permet au soleil de la grâce d'envahir l'âme. Et sais-tu à quoi se mesure la qualité de notre foi ? A l'idée que nous nous faisons de l'amour de Dieu : tant d'enfants de Dieu n'ont qu'une idée maigre, mesquine, dérisoire de son amour, ce sont des hommes de petite foi ; chez d'autres, c'est une idée grande, hardie, « scandaleuse » : ceux-là, comme la Cananéenne de l'Evangile, arrachent au Christ des larmes d'admiration. Quand il m'apparaîtra urgent qu'un petit frère progresse dans la foi en l'amour de son Seigneur, je lui demanderai d'aller séjourner dans la cellule.
 - Je voudrais être le premier, demande le frère en baisant avec ferveur la main de son prieur.
 - Ça, c'est une autre affaire. Mais que fais-tu encore ici ? Tu devrais déjà être au travail !

Le fil de laine

Je relève dans votre lettre, cher ami, une petite phrase que je ne peux laisser passer : « Je n'ai plus le droit de prier ».

Il n'est pas de situation qui autorise à parler ainsi... Aucun homme, jamais, n'est privé du droit de faire appel à son Dieu. Si coupable, si déchu qu'il soit, lui aurait-on retiré ses droits de citoyen, serait-il excommunié de l'Eglise, tant qu'il garde un souffle de vie personne ne peut lui dénier le droit de prier.

« Comment pourrais-je m'adresser à Dieu, ajoutez-vous, puisque je n'ai pas le courage d'opérer la rupture qui me ferait rentrer dans votre amitié ? ».

En dépit de ces dispositions peut glorieuses vous pouvez, vous devez louer le Seigneur pour ses perfections et ses œuvres admirables ; reconnaître par l'adoration sa souveraineté, même si en un point vous la méconnaissiez pratiquement ; demander, même si vous ne faites pas sa volonté, que son règne vienne, et prier pour les autres.

Faites donc un pas de plus, qui vous acheminera vers son amitié retrouvée. Vous n'avez pas la force de poser l'acte qu'il attend de vous ? Soit ! Mais pourquoi ne pas la lui demander, cette force ? Allez-vous me répondre : « Je ne souhaite pas qu'il me la donne ? » Priez-le, alors, d'avoir envie de lui demander cette force. Direz-vous, comme ce brave homme un jour : « Vraiment, le bon Dieu, il n'est pas fier ! » C'est bien vrai. C'est nous qui sommes fiers et trouvons humiliant d'en être réduits à prier pour « demander d'avoir envie » d'être guéris de notre mal.

Pauvre prière ! Et cependant elle constitue déjà un lien vivant entre l'homme et Dieu. Si vous consentez à la faire, elle vous obtiendra l'envie, qui entraînera la demande. Et avec la demande vous viendra la force, et la force opérera la rupture et, grâce à la rupture et au pardon, renaîtra l'amitié du Seigneur.

Permettez-moi, pour que vous soyez incapable de l'oublier, de couler ma leçon dans une anecdote.

C'est au XIXe siècle, dans une petite ville de Grande-Bretagne où l'on vient, après bien des mois de travail, d'achever la construction de la grande cheminée d'une fabrique. Le dernier ouvrier est descendu du sommet de la cheminée par l'échafaudage en bois. Toute la population de la petite ville est là pour fêter l'événement. Et d'abord pour assister à la chute du grand échafaudage.

A peine celui-ci s'est-il effondré dans les rires et les cris qu'avec stupeur on voit surgir, du sommet de la cheminée, un ouvrier qui terminait, à l'intérieur, un dernier travail de maçonnerie. Effroi des spectateurs... Que de jours il faudra pour dresser un nouvel échafaudage, et d'ici là l'ouvrier sera mort de froid, sinon de faim !

Sa vieille maman se lamente... Mais voici que tout à coup elle se dégage de la foule, fait signe à son fils, lui crie : « John ! enlève ta chaussette ». Tout le monde s'afflige : la pauvre femme a perdu la raison ! Elle insiste. Pour ne pas la peiner, John s'exécute. Alors, de nouveau elle crie : « Tire sur le bout de laine ». Il obéit, et c'est toute une énorme poignée de fil de laine qu'il tient en mais. « Et maintenant, lance une extrémité du fil et garde bien l'autre entre tes doigts ». Au fil de laine, on attache un fin de lin et le garçon, en tirant sur le fil de laine, fait monter jusqu'à lui le fil de lin. Et au fil de lin on joint une ficelle, et à la ficelle une corde, et à la corde un câble. John n'a plus qu'à fixer solidement le câble puis à descendre, au milieu des hourras de la foule.

Ai-je réussi à vous convaincre de lancer à Dieu le fil de laine ? Je le souhaite. Je le demande au Seigneur, de toute mon amitié pour vous.

« Mon péché moi, je le connais »

J'ai profité des vacances pour rendre visite, dans sa ville de province, à un prêtre très âgé que je vénère. Paralysé, il ne quitte plus sa chambre, mais de » son fauteuil il contemple le chevet de la vieille cathédrale et il prie sans cesse.

J'ai du mal à définir l'impression que j'éprouve en sa présence. C'est comme s'il émanait de lui une extraordinaire pureté qui vous imprègne. Pureté qui n'est pas de lui, qui est comme le rayonnement de la Pureté de Dieu à travers un être devenu diaphane. Et je me demandais en l'écoutant comment il avait accédé à cette transparence. Un mot s'est imposé à moi : l'humilité. Souvent, en effet, il fait allusion à sa « misère » avec un accent très remarquable de douleur paisible, confiante, joyeuse.

La lettre où vous me disiez : « j'aime mieux ne pas trop penser à mes péchés, ça me décourage », m'était parvenue la veille. Aussi votre phrase me revint-elle à l'esprit au cours de mon entretien, contrastant curieusement avec l'attitude de mon interlocuteur, et je la lui ai citée, sans vous nommer bien sûr. Ce qui m'a valu ces très précieux propos :

« Regardez le publicain de la Parole : il est là devant Dieu, n'osant pas lever le regard, il se frappe la poitrine, il ne cesse de répéter : « Dieu, pardonne au pécheur que je suis ». Il est merveilleusement humble.

Mais chez lui l'humilité n'est pas, comme chez beaucoup de gens, une vertu de plus dont ils ne sont pas peu fiers. Simplement il exprime à Dieu ce qu'il constate à longueur de journée : qu'il est pécheur.

« En un sens, c'est cela seul que le Seigneur attend pour nous combler : la connaissance, l'aveu, le désaveu, le regret de notre péché. Comme saint Paul je parle du péché au singulier, c'est-à-dire de ce mal en nous d'où découlent nos péchés multiples. Impossible de se débarrasser du péché, il nous colle à l'âme. Mais il y a mieux à faire que de se désoler et de désespérer. Mieux à faire que de nous cacher de Dieu à l'exemple d'Adam après sa faute, ou que de demander à Dieu de s'éloigner, comme Pierre après la pêche miraculeuse : c'est de nous présenter au Seigneur vrais, nus, de lui montrer nos plaies.

« Et le péché reconnu, avoué, désavoué, n'est déjà plus le péché mais seulement la « misère » appelant la très douce miséricorde du Père. Parce que nous reconnaissons notre péché, parce que nous l'appelons par son nom et que nous nous désolidarisons de lui, parce que nous l'exposons au regard purificateur de Dieu, voilà qu'il n'est plus pernicieux, voilà que nous sommes miraculeusement purifiés.

« L'homme qui, à la prière et au fil des heures, vit dans cette attitude de confession à Dieu de son péché est une eau limpide où se reflète la pureté du ciel ».

Au cours de notre conversation, ayant laissé cette exclamation : « Ah ! si je le connais, ce vieux fond de mon être où grouille le péché ! », je me suis attiré une réplique tellement vive que j'ai cru un instant que mon ami était délivré de sa paralysie :

« Ne calomniez pas *le fond de votre être*. Chez un enfant de Dieu, ce n'est pas le fond de l'être qui est contaminé par le péché, mais seulement des régions obscures en lui, non encore évangélisés. N'oubliez jamais que le fond de l'être d'un chrétien c'est, depuis le baptême, une zone lumineuse, radieuse, pure infiniment, grâce à la présence de la Trinité bienheureuse. Ah ! si les chrétiens comprenaient que le ciel n'est pas ailleurs mais en eux, au cœur de leur cœur, que le fond de leur être est déjà tout immergé dans l'amour infini de Dieu et qu'ils n'ont qu'une chose à faire : laisser cet amour vaincre les derniers nids de résistance, faire la conquête de tous les cantons de leur monde intérieur ! ».

Me direz-vous que je ne réponds guère à votre demande de conseils sur la conduite de votre oraison ? Mais cette attitude d'aveu de son péché, c'est la toile de fond de toute vraie prière, comme de la vie chrétienne.

A qui se croit indigne de prier

Afin de la conseiller en connaissance de cause, j'interrogeais une veuve sur l'évolution de sa vie spirituelle. « C'est à Serge (son mari) que je dois ma vie intérieure, me dit-elle. Plus précisément à son attitude envers moi lors d'une phase peu glorieuse de ma vie conjugale : mariée depuis cinq ans, mère de deux enfants, je lui étais infidèle. Je l'aimais pourtant. Ne voulant pas saccager son bonheur, je veillais à ce qu'il ne pût rien soupçonner.

« Son amour pour moi, d'une exceptionnelle qualité, s'approfondissait de jour en jour. Au cours d'une veillée – je m'en souviens comme si cela datait d'hier – il m'exprima, en termes qui m'atteignirent au cœur, son estime, son admiration. C'en était trop. Je laissai échapper : « Si tu savais ! » - « Je sais », me répondit-il. Ces mots firent exploser en moi une indignation aussi violente qu'injuste : « Alors, pourquoi me jouer cette affreuse comédie ? De deux choses l'une : ou tu ne souffres pas de « ce que tu sais » et c'est la preuve que tu ne m'aimes pas, ou tu es bouleversé et ta sérénité n'est que mensonge ! ». J'étais hors de moi, agressive, railleuse, blessante.

« Il attendit que l'orage se fût apaisé. Puis, calmement, gravement, tendrement, il ajouta : »Comprends ! Depuis six mois j'ai cruellement souffert. Mais ma souffrance a moi était supportable car elle ne m'abîmait pas, tandis que toi, ton mal t'abîmait, chose intolérable à mon amour. Je vis clairement ce que j'avais à faire, cela seul que je pouvais faire : t'aimer plus encore qu'auparavant pour que tu ressuscites à l'amour, pour que cet amour tout neuf, non seulement brûle ton mal à sa flamme mais te fasse un cœur nouveau, une pureté nouvelle, une beauté plus

rayonnante que jamais ». Et de fait l'amour de Serge, sur-le-champ même fit de moi cet être nouveau ».

La confiance de cette femme m'a permis de mieux saisir ce qu'est le vrai pardon. Hautains, les pardons engendrent la révolte ; réticents, ils accablent ; sans amour, ils ne peuvent délivrer, ni sauver. Seul le vrai pardon, fruit d'un très pur amour, peut faire jaillir une source vive au cœur de l'infidèle, régénérer celui qui a failli à l'amour en le faisant renaître à l'amour.

Puis-je espérer que le rappel de ce lointain souvenir vous aidera à comprendre ce que Dieu attend de vous ? « Je ne me sens pas digne de prier », m'avez-vous écrit. Mais alors, quand prierez-vous ? Lorsque vous aurez réussi à vous dégager du péché, à vous dépouiller de toute souillure et de toute imperfection ? Oublieriez-vous donc que, seul, l'amour du Christ peut vous purifier, vous transformer, vous sanctifier ?

Au lieu de le fuir, allez donc, à l'oraison, exposer à son regard votre âme de pécheur. Vous découvrirez que, pour Dieu, pardonner c'est aimer, aimer d'un amour tel que surgisse dans l'obscurité et l'impureté de l'âme un amour tout neuf, qui non seulement la purifie, non seulement la régénère, mais la fait accéder à une perfection toute nouvelle.

Pensez au regard du Christ sur Pierre qui vient de le renier.... Croyez-vous que ce fut un regard de reproche, ou de colère ? Bien plus terrible, ce fut un regard d'amour, d'amour plus intense, exprimant une tendresse plus empressée, plus brûlante, plus enveloppante que jamais. Pierre ne peut y résister ; son cœur se fend, laissant échapper des larmes tout à la fois amères et douces. Dans le même temps, sous l'action conjuguée du regard du Christ et de l'Eglise du Christ au travail en lui, un amour nouveau prend possession de tout son être. Si bien que peu de jours après son reniement, il ose, sans hésitation, affirmer au Christ : Tu sais bien que je t'aime, et en toute vérité, depuis l'autre soir.

Et Pierre ne ment pas : cet amour nouveau que le regard de son Maître a fait jaillir en lui l'entraînera jusqu'au don de sa vie sur une croix, après une existence dépensée à prêcher aux foules l'amour dont nous sommes aimés de Dieu.

Un testament spirituel

La pénitence, une des attitudes fondamentales de la prière, consiste à se reconnaître pécheur et à s'ouvrir au pardon de Dieu. Mais le péché est en nous bien autre chose que mauvaises herbes dans une plate-bande, rejetons au pied d'un arbre. S'en débarrasser serait relativement aisé : des mauvaises herbes, des chirurgiens, cela s'arrache. Le péché est autrement plus grave ; nous ne pouvons guère que soupçonner sa profondeur et ses ramifications.

Allons-nous donc perdre cœur ? Non pas, mais nous défaire de cette puérole illusion que nous purifier, nous délivrer du mal, c'est notre affaire, c'est à notre portée. Et adopter enfin l'attitude vraie de la pénitence, si admirablement évoquée par le psaume 51 :

*D'un cœur brisé et broyé,
tu n'as point de mépris.*

Purifie-moi, Seigneur, et je serai net.

O Dieu, crée en moi un cœur pur.

Tout cela, je l'ai trouvé exprimé dans un texte assez extraordinaire : c'est comme le testament spirituel d'un prêtre, grand ami du Seigneur, mort il y a peu de temps. Après une longue vie

d'oraison et d'ascèse courageuse et persévérante, il était parvenu, semble-t-il, à un haut degré d'union à Dieu.

Quand au cours de sa prière surgissait en lui la lumière divine, il découvrait avec effroi les nombreux rejetons de ces tendances mauvaises qu'il s'était, toute sa vie, appliqué à mortifier et qu'il croyait bien avoir vaincues. Cette vue, surtout au cours de sa dernière maladie, le menait au seuil du désespoir.

Or voici qu'un jour, dans une plus haute communication divine, la paix et la joie subitement déferlent en son âme ; il est délivré de son angoisse ; Comme sa vie, pense-t-il, aurait été différente, plus épanouie, s'il avait fait plus tôt cette découverte ?

Son cœur d'apôtre est impatient de transmettre à ses enfants spirituels la lumière libératrice. Impossible. Elle s'est manifestée en une zone trop profonde de son être, où les concepts, les images, les mots n'ont plus cours. Il est attristé de ne pouvoir communiquer à ceux qu'il aime et qu'il guide ce qui pourrait leur apporter une délivrance. Il refuse d'en prendre son parti et demande au Seigneur de lui fournir une image lui permettant de transmettre ce qu'il a saisi dans une lumière intraduisible. C'est en la fête de l'Ascension qu'il est exaucé. Voici les confidences qui furent recueillies à son chevet de mourant :

« L'âme chrétienne à qui Dieu communique sa lumière, faut d'être bien guidée, s'épuise souvent, et jusqu'au découragement, à extirper les défauts qu'elle découvre. Comme elle se trompe ! J'ai vu avec une horreur épouvantable le sous-sol de mon être rempli de tous les péchés, de tous les vices, à une profondeur où je ne pouvais atteindre pour les arracher. Les racines du mal m'apparaissaient indestructibles. Et voici que subitement mon âme a été comme retournée en profondeur par une montagne arrachant tout sur son passage.

« Un arbre cependant restait debout ; la montagne s'approche, il est renversé ; ses racines puissantes enchevêtrées dans le sous-sol de mon âme sont mises à nu : cet arbre était l'orgueil. Un autre, à côté, l'impureté. Je m'en croyais pourtant définitivement libéré : la même puissance infinie renverse l'arbre, anéantit ses racines. J'ai vu un troisième arbre : le manque de charité ; il en fut de même pour lui. (On a tous ces vices indestructibles dont les racines plongent profondément dans l'âme : quand Dieu s'approche, ils se dévoilent dans une lumière crue et fréquemment nous portent au découragement).

« Après ce bouleversement, il ne restait plus qu'une immense plaine. J'ai vu Jésus Christ s'y promener au milieu d'innombrables fleurs merveilleuses créées par lui. Il s'est tourné vers moi, m'a souri et il m'a dit : « la sainteté, j'en suis la source ».

Frère Egide m'a dit...

Pour faire ma retraite annuelle, je m'étais retiré dans une Trappe. Au cours d'un entretien, le Père Abbé, parlant de l'un de ses religieux, le frère Egide, me dit : « Il incarne l'esprit d'enfance spirituelle ».

Il vit bien que sa petite phrase éveillait en moi le désir de faire connaissance de ce frère. Aussi ajouta-t-il : « Si vous le voyez au potager – c'est lui qui en a la charge -, dites-lui de ma part qu'il a la permission de vous parler. Il sera heureux de rencontrer un prêtre venant de Paris. Lui-même, avant d'entrer au monastère, a travaillé quelques années chez Renault ».

J'allai donc rôder vers le potager. Au bout d'un moment, je vis arriver un jeune frère, une bêche à la main, un grand chapeau de paille sur la tête. Sûrement lui ! Je l'abordai. Marchant les yeux baissés, il ne m'avait pas vu. Je n'oublierai jamais ce visage encadré d'une courte barbe brune, ce regard étonnamment vif et limpide. L'âme du frère semblait bondir à ma rencontre, chaleureuse, attentive, pleine d'intérêt. « Elle va bien la capitale ? » Tels furent ses premiers mots, inattendus, prononcés avec un sourire qui trahissait l'espièglerie et l'humour de l'ancien titi parisien.

On en vint à parler oraison. Je saisis au vol une de ses remarques « Je ne sais pas comment je ferais oraison s'il n'y avait pas la Sainte Vierge ?

- Que voulez-vous dire ?
- Souvent (son regard mobile se fit attendri et grave), me trouvant trop moche, je n'ose me présenter à Dieu. Mais alors me revient à l'esprit une histoire que notre maître des novices nous racontait : Une petite fille n'a pour tout jouet qu'une vieille poupée sale et mutilée. Quelqu'un lui fait remarquer : « Comme ta poupée est laide ! ». Elle prend la poupée sur son cœur, la couvre de caresses, l'embrasse et, la tendant à son interlocuteur, lui dit : « Maintenant, elle est jolie, n'est-ce pas ?
- Je ne vois pas le lien », lui avouai-je.

A nouveau l'espièglerie aviva le regard de frère Egide (oh ! une espièglerie toute tamisée par la tendresse) :

- C'est pourtant bien simple. Je dis à la Sainte Vierge, au début de mon oraison : Embrassez votre moche poupée et puis tendez-moi au Seigneur.

J'ai recueilli d'autres propos du frère Egide, mais d'abord savourez celui-là. Méditez-le : il va beaucoup plus loin qu'on ne le croirait à première vue.

L'oraison de pauvreté

Oserais-je vous dire que je me réjouis du sentiment de totale impuissance et d'échec que vous éprouvez à l'oraison ? Ce n'est pas dureté de cœur, croyez-moi, mais conviction que cette rude épreuve vous réserve un grand bénéfice.

Vous avez d'abondantes ressources intellectuelles et matérielles ; vous êtes à un poste de commandement ; on vous admire et on vous craint, on vous aime et on vous obéit. Et voilà qu'en un domaine, celui de l'oraison, vous échouez... Vous vous êtes acharné à essayer d'y réussir, mais en vains. Et votre lettre m'apprend que « l'oraison n'est pas pour vous », que vous abandonner la partie.

Je vous en prie, consentez à réfléchir encore avant d'y renoncer. Ce temps de prière quotidienne vous paraît intolérable : cela ne vient-il pas d'un secret refus de vous accepter indigent, impuissant, pauvre, fût-ce une demi-heure par jour ? Si, l'oraison à peine commencée, vous avez hâte de retourner à une activité professionnelle, ne serait-ce pas qu'il vous tarde de prouver aux autres, et d'abord à vous-même, que vous êtes un homme « capable », un homme créateur, efficace ? Méfiez-vous. Je crains que vous ne cédiez à une tentation insidieuse, dangereuse, qui risque de vous faire basculer dans le parti de ces hommes que le Christ maudissait : les riches. Le riche, en effet, c'est quelqu'un qui *peut*, qui *a*, qui *est*.

Combien nécessaire pour vous l'oraison ! Dans votre vie actuelle dominée par le succès, elle vous offre la chance de découvrir vos limites, d'expérimenter la pauvreté, la plus vraie, la plus bienfaisante, celle de l'âme.

Vous devriez davantage lire la Bible pour y découvrir la Béatitude des pauvres et la méditer. Je ne parle pas seulement des quelques lignes de l'Évangile désignées par ce terme de Béatitude. C'est la Bible tout entière qui est Béatitude des pauvres. D'un bout à l'autre, elle les exalte.

Mais il importe de bien s'entendre sur ces vocables de « pauvreté », de « pauvre » ? Leur définition n'est pas à chercher dans le Larousse, mais dans les textes sacrés. Dans les plus anciens de ces textes, les mots hébreux qui désignent le pauvre sont des termes concrets : le mendiant, le chétif, le courbé ; ils expriment l'attitude physique du pauvre.

Au cours des siècles, ces mots prirent peu à peu une signification religieuse ; ils en vinrent à exprimer une attitude d'âme plutôt qu'une réalité physique ou sociologique. On a appelé pauvre celui qui humblement cherche Dieu, recourt à lui, le craint, le sert. Il est facile, du reste, de voir comment, avec le temps, on est passé d'une signification à l'autre : tout naturellement le Juif qui n'avait pas d'argent, pas de travail, qui ne mangeait pas à sa faim, que les puissants persécutaient, se tournait vers Dieu.

Finalement, aux derniers siècles avant Jésus Christ, les pauvres, les *anawim* étaient les Juifs pieux, qu'ils fussent ou non privés des biens matériels. Ce terme de pauvres leur convenait d'ailleurs : eux aussi étaient dans le besoin, eux aussi avaient faim et soif, faim et soif de « la consolation d'Israël », faim et soif de Dieu. C'est à eux que sur la montagne le Christ s'est adressé : « *Bienheureux les pauvres en esprit, les affligés, les affamés...* ». Et de tous la plus bienheureuse parce que la plus parfaitement pauvre, c'est Marie.

Comprenez-vous maintenant pourquoi l'oraison vous est nécessaire ? Elle fait de vous, une demi-heure par jour, un pauvre. Soyez donc bienheureux ! Saisissez-vous pourquoi je vous disais que votre impuissance à l'oraison est un bienfait ? Elle vous amène à découvrir et à accepter non seulement votre incapacité de prier mais, bien plus radicalement, votre incapacité de vous sauver vous-même. Elle vous oblige à adopter l'attitude du mendiant qui espère tout gratuitement, de l'amour inusable de Dieu ; Persévérez, je vous en prie, et la paix peu à peu se substituera à votre exaspération. Et vous saurez rester aux pieds du Seigneur, heureux d'être pauvre. Vous aurez enfin découvert que prier, c'est aussi exposer sa pauvreté au regard de Dieu.

Au besoin, recourez aux prières des « pauvres » (souvent aussi appelé les « petits », les « humbles », les « opprimés », les « misérables »), que le psautier nous a conservées.

Déposer son bilan

Savez-vous ce que je pensais en lisant votre dernière lettre ? Que vous agissiez en chef d'entreprise jusque dans votre vie d'oraison.

Or l'oraison n'est pas affaire humaine, et la mentalité de chef d'entreprise n'y est pas de mise. Or je crois déceler des signes de cette mentalité dans vos réactions.

Lors de notre dernière rencontre vous me demandiez des sujets d'oraison, et vous avez été déçu quand je vous ai dit que je n'en connaissais pas de meilleurs que les Évangiles. « La lecture de l'Évangile m'aide peu à prier », m'avez-vous répondu. Votre lettre se plaint de ne pas trouver dans nos *Cahiers* une méthode d'oraison précise.

Tout cela est révélateur, me semble-t-il, de votre mentalité d'homme d'affaire préoccupé d'efficacité, de rendement, de bénéfice. Mais, à la prière, cet instinct de réussir est le pire des obstacles. L'oraison n'est pas une œuvre humaine à réussir mais un désistement à consentir. Et c'est peut-être bien pourquoi vous avez tant de peine à vous y mettre. Abdiquer vous paraît la pire des lâchetés : une difficulté n'est-elle pas faite pour être surmontée ? une opposition, pour être vaincue ? Et sans doute avez-vous raison dans le domaine des affaires, mais non dans celui de la prière.

Vous voici à l'oraison. Vous interrogez une page d'Évangile, elle ne répond pas ; vous frappez, et la porte reste close ; il n'en faut pas davantage pour vous exaspérer. Ce n'est pas dans vos habitudes d'accepter que les hommes et les choses vous résistent. Et puis, pensez-vous, à quoi bon s'attarder, perdre un temps précieux qui pourrait être mieux utilisé, fût-ce au service de Dieu ? Ou alors, qu'on vous donne une méthode efficace !

Eh bien, non, il faut que vous acceptiez la résistance de ce page qui ne vous livre pas son secret. Il ne s'agit pas d'en chercher une autre plus parlante, ou de prendre un livre de spiritualité plus stimulant, ou de découvrir une méthode de méditation infaillible : il s'agit de confesser votre impuissance à comprendre les pensées divines, de vous humilier en présence de ce texte muet, de vous prosterner devant la silencieuse Transcendance de Dieu. D'attendre, dans l'attitude du pécheur, que le Seigneur daigne avoir pitié, vous accorde la grâce de la prière, cette grâce sur laquelle vous n'avez aucun droit, qu'il vous donnera gratuitement, à son heure.

La grâce est gratuite, elle n'est pas capricieuse ; si elle tarde, ce n'est pas que Dieu hésite à donner, c'est que vous êtes lent à déblayer en vous les chemins que le Seigneur veut emprunter pour entrer en possession de votre être.

Un souvenir me vient à l'esprit, dont mieux qu'un autre vous saisirez le sens. La femme d'un ami dont la maison de commerce était à la veille de la faillite vint un jour me voir, déconcertée : elle n'arrivait pas à comprendre les réactions de son mari en cette circonstance.

« Il n'y a pas de mot, me disait-elle, pour traduire ce qui se passe en lui : souffrance, effondrement, aucun de ces termes ne convient ; c'est bien plus que la souffrance et ce n'est pas de l'effondrement puisqu'il réagit et fait tout ce que la situation exige. C'est une manière de mort, comme s'il était atteint dans ses sources vives, dans sa dignité d'homme ».

Mieux que ma visiteuse vous mesurez, j'en suis sûr, ce désarroi d'un homme acculé à la faillite. La révolte que vous éprouvez à l'oraison ne serait-elle pas du même ordre ? Dans le courant de la vie vous réussissez, ici vous échouez. Partout ailleurs il vous est demandé de combattre, ici d'abdiquer, de déposer votre bilan. C'est à l'encontre de toutes vos habitudes, plus que cela, des aspirations essentielles de votre être.

Vous aimez vaincre et vous avez raison, mais comprenez qu'avec Dieu notre victoire, c'est de consentir à être vaincu : voyez saint Paul sur le chemin de Damas. Dans l'existence vous dites : « Je veux ». A l'oraison il faut dire : « Je vous prie ». Là, vous n'êtes plus l'homme qui a autorité mais l'enfant qui demande, le mendiant qui tend la main, le failli qui accepte l'humiliation.

Pour réussir dans l'existence il faut savoir, vouloir, pouvoir. Pour réussir à l'oraison il faut consentir à ne rien savoir, à ne rien vouloir, à ne rien pouvoir. Afin que Dieu donne son savoir, son vouloir, son pouvoir. « C'est contre nature ! » m'avez-vous dit un jour. Oui je conçois très bien que ce vous soit un supplice de rester là, impuissant devant Dieu, et que vous préféreriez n'importe quelle activité. Mais précisément c'est par l'oraison que s'opérera ce retournement de votre nature, cette conversion qui seule peut vous adapter à l'action de Dieu.

N'allez pas croire, toutefois, que je vous invite à une passivité plus ou moins quiétiste. Abdiquer, déposer son bilan à l'heure de l'oraison, c'est très positif, cela suppose une intense activité spirituelle : que vous croyiez en Dieu présent et agissant, que vous mortifiez sans pitié tout cela qui en vous réclame de vivre et de réussir, que vous vous donniez, ou plutôt que vous attendiez, patient, offert et disponible, que Dieu vienne vous prendre.

Mais si tu n'es pas un vrai riche, alors...

Vincent, N'aurais-tu pas encore compris cette vérité fondamentale de l'Évangile : qu'il suffit d'être pauvre, mendiant, malade, pécheur, pour que le Christ vienne à nous, irrésistiblement attiré par l'indigence ?

Remémore-toi donc toutes ces pages que tu connais bien : la parabole de la drachme égarée, de la brebis perdue, de l'enfant prodigue..., les dialogues de Jésus avec la Samaritaine, la femme adultère, la femme pécheresse, et tant d'autres. Celui qui était pauvre et espérait un sauveur, et avec foi tendait la main à Jésus qui passait, jamais n'était déçu.

Serait-ce que tu ne peux accepter d'être pauvre, encore pauvre après tant d'années d'efforts pour être plus fidèle à Dieu ? Cesse donc un peu de te tendre et médite la béatitude : « *Bienheureux les pauvres* ». Je dis bien la béatitude : ce n'est pas plus tard mais maintenant que le pauvre est un bienheureux, s'il accepte sa pauvreté et la présente à son Seigneur et Sauveur.

Est pauvre celui qui consent à être dans le besoin. Tandis que le riche est l'homme comblé, qui n'a besoin de rien ni de personne, ou du moins qui se l'imagine. Tel fut le drame des Pharisiens. Riches de leurs vertus, de leurs prétendues vertus, pourquoi donc auraient-ils recouru à un sauveur ? Ils n'avaient que faire du Christ, de son sang versé.

Deux catégories d'hommes : ceux qui n'ont pas besoin de Dieu – pour un peu ils se présenteraient comme les bienfaiteurs de Dieu – et les autres qui lui tendent la main, pour obtenir de lui non pas tant les biens temporels que les biens du salut.

Connais-tu cette page de Jean Anouilh, dans laquelle je vois une manière de parabole proche des paraboles évangéliques ?

Une jeune fille pauvre, qui a connu la détresse physique et affective, aime un garçon qui l'aime en retour. Cependant elle va le quitter parce qu'il est un riche. A celui qui n'a besoin ni de ses services, ni de ses consolations, ni de son amour, ni d'elle-même, que pourrait-elle donner ? Pour être heureuse, elle a besoin qu'on ait besoin d'elle. Mais au moment où, sa valise bouclée, elle va partir définitivement, la situation se retourne :

THERESE, *doucement*. – Si tu essayais d'être une fois comme les autres : lâche, mauvais, égoïste, pauvre. Une fois, dis ?

FLORENT. – Je ne peux pas.

THERESE – Si tu essayais, au lieu de tout réussir rien qu'en paraissant, de te tailler difficilement ta place comme les autres, en ratant, en recommençant, en ayant mal, en ayant honte...

Florent *secoue encore la tête, les yeux pleins de larmes*. – Je ne peux pas. Vous m'accusez tous comme si c'était de ma faute. Ce n'est pas facile, tu sais, d'apprendre à ne plus être heureux...

THERESE, balbutie, pleurant de joie. – Oh ! mon chéri, tu doutes, toi aussi. Tu as honte, tu as mal ? Mais tu n'es pas un vrai riche, alors...

(Elle cueille une larme au bout de son doigt sur le visage de Florent).

Tiens, regarde-la, regarde-la, toute brillante, au bout de mon doigt ! Qu'est-ce que cela peut me faire tout le reste, puisque tu m'as payée d'une larme, moi. Oh ! tu pleurais et j'étais là-haut à faire ma valise. Mais pourquoi ne me l'as-tu pas crié que tu pleurais pour que je sois moins seule ?

FLORENT. – J'avais peur que tu ne me comprennes pas.

THERESE. – C'est vrai ? Tu as donc besoin que je te comprenne, besoin que je t'aide aussi ? Et je m'en allais comme une idiote, sans le savoir !

(Elle s'est jetée dans ses bras.)

Oh ! aie besoin de moi.

Puisses-tu, Vincent, découvrir au cours de ton oraison avec quelle intonation le Christ te dit : « Oh, aie besoin de moi ».

Henri CAFFAREL